



© Les Guallino - Pulpe tendre

Petites scènes de vies conjugüées

Maïssa Bey

Tableau I

Au moment où elle disait en se retournant « attention à la... » elle s'étala de tout son long. Large envolée de jupons. Trou-trous et dentelles. Jambes fines, incroyablement fines sous les bas de résille serrée et... et plus haut, ombres délicates. Il n'a pas détourné les yeux.

Il la suivait et faillit être emporté dans le tourbillon. Il se retint, malgré l'envie qu'il en avait. Il faut savoir être professionnel en toutes circonstances. Main secourable. Elle s'ébroue. Ne voit pas la main tendue. Lui ne voit qu'un désordre blanc et blond à ses pieds. Une houle se propage jusqu'à son ventre et vient mourir en vagues encore indécises mais délicieuses jusqu'à un endroit qu'il avait rarement senti battre avant cet instant. Le cœur ?

Rien de cassé ?

Mais si. Une brisure, une faille vient de s'ouvrir qui traverse son corps, de part en part. Foudres et délices. Ondes de choc qui n'en finissent pas de vibrer.

Stupide et ridicule, il continue de tendre la main alors qu'elle est déjà debout devant lui. Nom de nom, comme elle ressemble à son rêve ! À s'y méprendre ! Elle fixe sur lui des yeux étonnés. Deux gouttes de ciel capturées par mégarde. Un soir de printemps se mire dans son regard. Au coin de ses lèvres tremble un rire encore hésitant.

Osera t-elle ? Osera t-il ?

Quelque part un chant, une musique. Trompettes et cymbales.

D'un mouvement vif, elle ramène ses cheveux en arrière tandis qu'il la dévisage. Avidement. Qu'il s'imprègne de ce moment.

Elle sourit enfin et dit d'une voix timide : « vous êtes le nouveau facteur ? »

Voilà, mon amour. Voilà ce que j'ai eu envie de t'écrire ce soir. Cinquante ans sont passés sans inscrire la moindre ride sur ce souvenir. Et ce rire qui nous a unis alors n'a pas cessé de résonner dans ma tête. Mais il y a autre chose, ma chérie. Je voulais aussi te dire, te demander... je t'en supplie ma chérie, arrête, arrête de me répéter comme tu le fais depuis quelques années lorsque j'ouvre la porte pour sortir ou pour rentrer dans la maison, chaque matin, chaque soir que Dieu fait, arrête de me crier : « Attention à la marche ! »



Tableau II

Elle riait, elle riait ! C'était merveille que de la voir rire à gorge déployée.

Elle avait le rire rare. Elle le disait elle-même, en détachant les mots : « Je préfère les sous rires. Oui, pourquoi pas ? Il y a bien des sous-bois emplis de mousse et de bruyère ! Oui, je préfère les sous rires, ceux qui naissent à l'orée d'un soupir, ceux qui, ravis à la brume des jours, éclosent derrière les nuages, comme une lumière insaisissable, à peine, à peine un tremblement furtif. »

Elle disait aussi : « Mes rêves se sont un jour promenés le long des rives et j'ai couru, couru pour les rattraper mais... ils ont goûté à la fraîcheur de l'eau et... je n'ai pas pu les atteindre. Je ne sais pas nager ! Depuis, je traverse toutes les nuits à sec. En solitaire. Parce qu'il faut que vous le sachiez : nous étions depuis si longtemps en perdition que lui, le capitaine du navire sur lequel je me suis embarquée, a fait naufrage. »



Tableau III

Je me tiens au bord des lames
Et l'impatience me déchire
Et ton silence lacère en moi ce qui restait de nous.



Tableau IV

Et c'est la même encore. Celle qui, pas à pas, avance, insolente et farouche, au cœur d'une solitude qu'elle porte comme un flamboiement.

Elle encore.

Il n'avait jamais su. Il n'avait jamais pu traverser l'espace et arriver jusqu'à elle. D'elle à lui ou de lui à elle, l'élan se brisait comme détourné par une force invisible. Un souffle venu d'ailleurs peut-être. Jamais ne s'était installée en lui la certitude de la possession. Cette certitude si virile qui s'installe dès lors que les mystères se dissipent. Jamais, pas même au plus fort de leurs joutes.

C'était là. Une douleur sourde jaillie d'un sourire qui ne lui était pas destiné, d'un regard dérobé, d'un geste retenu, d'un silence qui n'était pas silence mais absence.

Il lui arrivait de s'emporter. Des tempêtes brèves, inutiles, qui souvent faisaient surgir d'autres silences. Et les épaves longtemps jonchaient la grève.

Elle, elle seule savait alors recueillir le bois mort dont les échardes sans cesse avivaient les plaies.



Tableau V

Cela commençait exactement comme la chanson : « Nous marchions sur une plage... ».

Et de fait, dans mon rêve, nous étions sur une plage et je fredonnais la chanson. Des bribes seulement, car je ne retrouvais plus toutes les paroles.

En marchant, je répétais le refrain : « Et l'on s'aimera encore, lorsque l'amour sera mort ».

Je marchais, non, nous marchions, très proches l'un de l'autre et je réfléchissais à l'absurdité de cette phrase : comment peut-on encore s'aimer quand l'amour est mort ? Tout en avançant, je me retournai, cherchant les traces de nos pas sur le sable. Au bout d'un temps qui me parut infini, je m'aperçus que nous ne marchions pas sur la plage, mais sur une page. Une page blanche, en tous points semblable aux pages des cahiers de mon enfance. Lignes tracées, marge rouge en perpendiculaire parfaite, parfaitement droite, au bord de laquelle je me tenais.

Une page, c'est une page bien sûr, me suis-je dit, sans étonnement. Il manque tout simplement un L. Ou une aile à la page.

Nos pas sur la page étaient des taches d'encre. Une encre couleur sépia, comme celle des écritures que l'on peut encore voir sur les tablettes anciennes. Je décidai brusquement de revenir sur mes pas pour déchiffrer ces traces. Il me semblait que cela était essentiel. Je devais savoir. Mais il me tenait par la main, fermement, sans mot dire, m'empêchant ainsi de repartir.

- Mais c'est ce qui est écrit, *mektoub*, lui criai-je, il faut, il faut que je sache !

- Ce qui est écrit, me dit-il, est devant toi, non, je veux dire devant nous, là, regarde !

J'eus beau regarder, écarquiller les yeux, je ne voyais rien, rien d'autre que les lignes tracées régulièrement et la marge rouge qui me servait de fil d'Ariane. Je ne devais surtout pas m'en écarter, sous peine de sombrer, d'être emportée. Je le savais, c'était une intuition si forte qu'elle supplantait tout autre sentiment.

- Je ne vois rien, serait-ce que... dis moi, suis-je devenue aveugle ?

- Comment veux-tu voir si tu n'ouvres pas les yeux ?

Ainsi donc il ne me regardait pas. Il croyait que je le suivais, yeux fermés. Et il avançait. À grands pas. Sans même se rendre compte que j'étais désireuse de savoir, et que je ne pouvais plus, que je ne voulais plus le suivre.

Au moment même où, à bout de forces, je me laissai tomber, un vent violent, un grand souffle venu de la mer, puissant, salé, plein des senteurs du grand large me fit vaciller.

J'eus à peine le temps de penser « le vent va tourner la page » que je me retrouvai soulevée, emportée. Comme si des ailes avaient soudain surgi des profondeurs les plus secrètes de mon corps.

En m'élevant, je fus traversée par une jubilation intense. Je voyais. Oui, je voyais ce qui était inscrit sur la page. La page était une partition et les traces étaient des notes. Des notes de musique.

Au fur et à mesure que je m'éloignais de la marge qui peu à peu s'effaçait, comme diluée par des larmes, les notes, ensemble accordées, devenaient chant, chant plein ou plain chant, hymne à la joie.



Tableau VI

C'est l'histoire d'une histoire qui s'achève.

Plus rien ne sera comme avant. Les fous rires partagés, les regards et quelques fois, pas même besoin de se regarder pour savoir. L'évidence.

La douceur fait mal.

C'est l'histoire d'une histoire qui s'achève doucement. Sans cris, sans orages. Juste quelques touches. Des fêlures, des craquements.

Peut-être vaudrait-il mieux claquer la porte, de toutes ses forces, une fois pour toutes les fois où l'on se tait, où l'on n'ose pas.

Le bruit.

La violence.

La douleur.

C'est peut-être mieux que les dérobades, les sursauts du cœur, ces regards que l'on cherche et que l'on ne trouve pas, ces échos qui plus jamais ne rebondissent et s'affaiblissent avant de disparaître à jamais.

Le temps des bilans venus, énumérons : d'abord l'amertume, celle qui donne à chaque jour qui vient un goût de fiel ; puis les griefs, ressassés, longuement, dans l'opacité des silences ; les rancœurs amassées, pierre à pierre, au point de masquer la lumière des jours.

On se tait alors. Parce que plus aucun mot n'est léger, plus aucun mot n'est innocent. Tous ont leur poids de plomb. Les mots qui ne se partagent pas, qui ne se partagent plus,

sont lourds et retombent avec un bruit de verre cassé que l'on est parfois seul à entendre.

Vient le temps des silences.

- À quoi tu penses ?

- Oh, à rien.

- Mais encore ?

- Aux nuages, aux merveilleux nuages qui passent, là bas, dans le ciel.

- Il fera beau demain.

Il faut alors ajuster son sourire, pas de faux plis. Habiller aussi son regard de transparence et de lin candide.

La réflexion tue l'amour.

Et c'est dans ton miroir que je me regarde.



Tableau VII

Je me souviendrai toute ma vie de cet instant.
Je me souviendrai de l'affleurement du plaisir dans ton regard.
Je me souviendrai de cette veine au creux de ton cou
Fiévreuse et palpitante.
Je me souviendrai des préludes de ton chant
De l'onde
De l'envol
De ces ailes de mouette affolée
Et de ces matins assoiffés de lumière.
Je me souviendrai de nous navigant au-delà de tous les possibles
Je me souviendrai de la déraison et de la peur
De nos audaces murmurées à l'oreille des ciels complices
De ce bonheur insensé.

Mais qu'ai-je besoin de me souvenir puisque tu es là.



